

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 56

Artikel: Les guerres de Bourgogne : et l'Evêché de Bâle
Autor: Jecker, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE PAYS, 27^{me} année

Les guerres de Bourgogne

ET
l'Evêché de Bâle

(Suite)

Les autres Confédérés étaient déjà depuis deux jours aux postes qui leur avaient été assignés.

Pendant que les Suisses arrivaient successivement au lieu du rendez-vous, à Gümminen, Morat eut à subir le 18 juin un dernier assaut, le plus furieux de tous. L'assaut fut repoussé, mais il accumula les ruines et mit les assiégés dans un état de faiblesse inexprimable. Il était temps que le secours arrivât.

Le samedi 22 juin, les Confédérés avaient en ligne environ 24 000 hommes, dont 1800 cavaliers fournis par l'Alsace et la Lorraine :

Strasbourg en avait envoyé 400 et Schlestadt, Colmar, Kaisersberg, le Sundgau et le comté de Ferrette 1100.

Le duc René de Lorraine, dépouillé de ses états par le duc de Bourgogne était dans les rangs des suisses avec 300 cavaliers. Les Bâlois avaient naturellement envoyé leur contingent. Les Biennois étaient là au nombre de 244 hommes commandés par Pierre Geuflly et par Etienne Scherer. Le reste de l'évêché de Bâle n'était représenté que par quelques cavaliers, dont six de Porrentruy, sous la conduite du donzel Guillaume de Knœrzingen.

A peine Waldmann et les Zurichois étaient-ils arrivés à Ulmitz, que les chefs confédérés y tinrent un conseil de guerre avant l'aube. Il fut décidé que l'attaque aurait lieu immédiatement. Charles-le-Téméraire qui, de son côté, s'attendait à être attaqué ce jour-là, se préparait

à recevoir ses ennemis.

Selon leur coutume, les Confédérés partagèrent leur armée en trois corps : l'avant-garde qui fut placée sous les ordres de Hans de Hallwyl, le corps d'armée principal qui fut mis sous le commandement de Hans Waldmann et la réserve qui fut confiée au vieil avoyer de Lucerne Gaspard Hertenstein.

Ulmitz est séparé de Morat par un plateau qui mesure une lieue et demie de l'ouest à l'est et un peu plus d'une lieue du nord au sud. Deux forêts couvrent ce plateau : au nord la forêt de Morat et au sud la forêt appelée Galmwald.

La cavalerie qui était à l'avant-garde, après avoir fait le tour du Galmwald en passant par Liebisdorf et par Lens, s'était postée sur les hauteurs voisines de Cressier. De bon matin, tandis que la pluie continuait à tomber par torrents, 600 cavaliers, sous les ordres de Hagenneck de Strasbourg, firent une reconnaissance jusque dans l'espace qui sépare Salvenach et Burg de Mûnckenwiler. Là se trouve une colline qui était occupée. Charles, aussitôt averti et croyant avoir à faire à toute l'armée confédérée arrive avec toutes ses forces, tandis que Hagenneck et ses hommes se retirent dans la forêt. Charles considère la retraite de Hagenneck comme une fuite ; il continue néanmoins à se tenir sur la défensive, pendant des heures entières, sous une pluie battante. Movillés jusqu'aux os, les Bourguignons finissent par se retirer dans leur camp tout en laissant la colline située entre Burg et Salvenach occupée par un détachement puissant.

Le duc de Bourgogne est à peine rentré dans son camp que les Confédérés saisissent l'occasion pour attaquer. Hallwyl, avec son avant-garde, s'avance contre le poste dont il vient d'être question. Avant de commencer l'attaque, il fait sa prière avec ses guerriers. En ce moment les

nuages, qui ont cessé de répandre leurs ondées, s'ouvrent pour donner passage aux rayons du soleil. Se relevant et brandissant son glaive, Hallwyl, dit-on, s'écrie : « Confédérés Dieu est avec nous ; il envoie son soleil éclairer notre victoire, comme il y a 137 ans, à pareil jour il éclairait la victoire de nos pères à Laupen. »

Aussitôt les Confédérés montent courageusement à l'assaut, mais ils sont reçus par une puissante décharge d'artillerie et la cavalerie bourguignonne les repousse jusque dans la forêt. Cependant le corps principal de l'armée suisse arrive avec Waldmann sur le théâtre du combat et la position occupée par les Bourguignons finit par être emportée malgré l'énergie de la résistance. Bientôt la retraite de l'ennemi se change en fuite désordonnée. Un second combat acharné et sanglant se livre près d'un pont, puis les Confédérés montent à l'assaut du camp de Charles, au Bois Domingue. Là se déroule le troisième acte de ce drame sanglant. Les Confédérés attaquent de toutes parts avec le courage que donne l'assurance de la victoire ; le camp est pris et Charles est encore une fois obligé de fuir. On le voit passer à Morges, le dimanche matin, avec un seul compagnon. Il arrive à Gex à 6 heures du soir.

A Morat, le carnage fut épouvantable, les Suisses irrités du massacre de la garnison de Grandson ne firent pas de quartier. Tandis qu'ils ne perdirent que de 400 à 500 des leurs, on évalue les pertes des Bourguignons à 8000, même à 12 000 hommes.

L'armée victorieuse passa trois jours sur le champ de bataille pour s'y reposer de ses fatigues. Puis, chargé des dépouilles de l'ennemi, la plupart s'en retournèrent chez eux, car après la victoire de Morat comme après celle de Grandson, les Confédérés ne surent pas tirer profit de leur victoire. Au lieu de poursuivre Charles et de pénétrer en Franche-Comté où les habi-

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 11

DRUMETTE

PAR
CHARLES DESLYS

IX

Les grandes guerres du premier empire entraînent de nouveau le jeune officier. Pendant quelques autres années, on ne devait plus le revoir.

Il était à Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Madrid, et montant encore, montant toujours. En Italie, il était allé voir le baron de Drumette :

les chagrins de l'exil avaient miné sa constitution, et il s'éteignait lentement d'une maladie de poitrine.

Au lit de mort, le frère d'Emiliane avait écrit à sa sœur :

« Le commandant Guichard est un noble cœur. Tâche de lui payer ma dette ! »

Emiliane, comme pour ratifier cet engagement sacré, leva ses yeux en pleurs vers le ciel.

Elle avait alors vingt-six ans. Le calme et l'innocence de sa vie lui conservaient une sorte de grâce printanière.

Aussi, bien que le domaine restât sous le séquestre, de nombreux prétendants venaient s'offrir, et des mieux titrés, et des plus riches.

Elle les avait refusés, elle les refusait tous.

— Ah ça ! lui dit un jour le père Jacques, vous ne vous mariez donc jamais ?

— Qui sait ? répondit-elle.

— A la bonne heure, fit la mère Guichard, et quand enfin votre cœur se décidera, notre demoiselle nous serons bien contente.

— Je l'espère répondit-elle avec un sourire.

Et son regard alla chercher celui de Claudine... ou plutôt de Mme Jean-Marie Guéret, l'heureuse épouse du capitaine.

Un soir, quelques jours après la victoire de Wagram, on vit s'arrêter devant la ferme une chaise de poste. Deux officiers supérieurs en descendirent, dont un général.

Il demanda Mlle de Drumette, et lui dit :

— L'empereur m'a chargé de vous apprendre que le domaine paternel vous est rendu... mais à la condition d'épouser un de nos plus braves camarades, en faveur duquel il fait revivre le titre de baron de Drumette.

Déjà l'orpheline refusait du geste.

— Regardez d'abord le mari, s'empressa d'ajouter le général. Je vous l'amène. Il me